

WALLWORKS et CMS présentent

MILOUD
KHETIB

AZZEDINE
BOURAGHDA



d'après l'œuvre de YASMINA KHADRA

Morituri

un film de OKACHA TOUITA



avec

BOUALEM BENANI

AHMED BENAÏSSA

RACHID FARES

MALIKA BELBEY

SID ALI KOUIRET

SID AHMED AGOUMI

image: ALLEL YAHIAOUI, son: DOMINIQUE WARNIER, montage: JULIA SCHINDEL, mixage: FRED BIELLE, musique: RACHID TAHA, scénario et adaptation: OKACHA TOUITA, NADIA CHAR, MICHEL ALEXANDRE
d'après l'œuvre de YASMINA KHADRA "MORITURI" Éditions Baleine / Le Seuil, assistant réalisateur: YACINE LALLOU, production: CLAUDE KUNETZ, BACHIR DERRAIS, coproduction: ENTV, DIGITAL CUT, MASKERINA, ELISON
avec la participation: CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE, MINISTÈRE DE LA COMMUNICATION ET DE LA CULTURE DE LA RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE.

CNC Centre national de la cinématographie

Maghrab-in.com

REPORTERS
SANS FRONTIÈRES
pour la sécurité des journalistes

BALEINE

beurTV

Beur FM

ALLOCINE.COM

matinPLUS

RESUME

Pendant la guerre civile des années 1990, qui a déchiré l'Algérie, le commissaire de police Brahim Llob, par ailleurs écrivain à ses heures, traque les islamistes au quotidien. Il est devenu la cible privilégiée de ces derniers et c'est avec la peur au ventre qu'il intègre chaque matin son bureau au Commissariat central d'Alger. Il doit retrouver la fille disparue d'un ancien haut fonctionnaire du régime. Intègre, l'esprit mordant et le ton persifleur, cynique et désenchanté, Llob mène l'enquête avec ses adjoints, les lieutenants Lino et Serdj. Très vite, il s'aperçoit qu'il

opère en terrain miné. Son enquête le mène sur la piste d'un groupe terroriste chargé d'éliminer des intellectuels algériens. Ses investigations le conduisent vers des personnages impliqués dans un scandale de la Banque nationale. Il découvre alors, avec l'aide de son collègue Dine, ancien commissaire déchu, qu'il est manipulé par la mafia politico-financière. Devenu gênant pour le pouvoir en place et s'apprêtant à publier un livre dénonciateur, *Morituri*, Llob est dans l'obligation de prendre sa retraite anticipée.

DOSSIER DE PRESSE EN LIGNE

En sus les informations suivantes :

- interview de Yasmina Khadra par Jean-Luc Douin journal *Le Monde* 1999
- article de Jacques de Barrin paru dans le journal *Le Monde* en 1993 sur les événements de l'époque en Algérie
- texte de Yasmina Khadra sur le commissaire Llob

www.morituri-lefilm.com

Distribution

Armor Films, Wallworks
65, rue du Faubourg Saint Denis 75010 Paris
Tel. 01 40 22 07 86

wallworks@online.fr

Presse

Fabienne Ferreira
Tél. 01 46 06 06 95

fb.fabienne@wanadoo.fr

WallWorks et C.M.S présentent

Morituri

Un film de Okacha Touita
d'après l'œuvre éponyme de Yasmina Khadra

Avec Miloud Khetib

SORTIE NATIONALE LE 25 AVRIL 2007

En février 2007
Morituri a fait l'ouverture
de la manifestation culturelle
« Alger, capitale de la culture arabe 2007 »

France / Algérie - 2007 - 35 mm - 1.66 - Couleur - Durée 1 h 56 - Son DTS SR

FICHE TECHNIQUE

RéalisationOkacha Touita
Scénario et adaptation Okacha Touita, Michel Alexandre, Nadia Char

D'après l'œuvre de Yasmina Khadra *Morituri* (éditions Baleine/Le Seuil)

ImageAllel Yahiaoui
SonDominique Warnier
MontageJulia Schindel
Montage sonChristophe Zucconi
MixageFred Bielle
MusiqueRachid Taha

ProductionWallworks et CMS
CoproducteurENTV / Digital Cut / Maskerina / Elison

Avec la participation du Centre national de la cinématographie, du Ministère de la communication et de la culture de la République algérienne démocratique et populaire

Producteurs déléguésClaude Kunez et Bachir Derrais

France / Algérie - 2007 - 35 mm - 1.66 Couleur - Durée 1 heure 56

Son DTS SR

FICHE ARTISTIQUE

Miloud KhetibCommissaire Llob
Azzedine BouraghdaLino
Boualem BenaniDirecteur de la police
Ahmed BenaïssaCommissaire Dine
Rachid FaresLieutenant Serdj
Malika BelbeyBaya
Sid Ali KouiretHaj Garne
Sid Ahmed AgoumiSid Lankabout

KHADRA SUR GRAND ECRAN

Le tournage de Morituri vient de s'achever à Alger. C'est le premier roman de Yasmina Khadra adapté au cinéma. Sortie prévue en 2007.

Le commissaire Llob est de retour. Déjà « ressuscité » par le dernier polar de son créateur dans *La Part du mort*, le personnage a fini par prendre corps, devenir un visage, une voix. Fidèle à son image de papier, le commissaire le plus célèbre de la littérature algérienne affiche sa cinquantaine grisonnante. La moustache y est, le ventre rebondi aussi. Ses paroles, entre voix off et répliques assassines, retrouvent leur verve sans concession : « Les néo-beys... Mon père disait qu'il n'y avait pas pire tyran qu'un monarque d'ânes devenu sultan. Bergers hier, dignitaires aujourd'hui, les notables de mon pays ont amassé de colossales fortunes, mais ils ne réussiront jamais à dissocier le peuple du cheptel. » Séduit dès la parution de *Morituri* en 1998, le réalisateur algérien Okacha Touita décide presque immédiatement d'en faire un film. « J'ai suivi toutes les enquêtes du commissaire Llob, raconte le réalisateur, depuis *Le Dingue au bistouri* (NDLR : premier roman policier de l'auteur). Mais quand j'ai lu *Morituri*, j'ai tout de suite trouvé que ça faisait un bon scénario. » Le scénario : dans une Algérie meurtrie par le terrorisme, le commissaire Brahim Llob traque les extrémistes. Chargé de retrouver la fille d'un ancien potentat du régime, il ne tarde pas à mettre au jour un scandale politico-financier tandis que les terroristes n'étaient pas forcément ceux qu'on croyait... A la sortie du livre, Okacha Touita prend une option auprès de l'éditeur. Puis contacte Mohamed Moulessehou, ancien officier supérieur de l'armée algérienne alias Yasmina Khadra qu'il ne trouve « pas très emballé par le projet ».

Auparavant, il y avait eu celui, resté sans suite, de Bertrand Tavernier. « Je n'avais pas pris ça très au sérieux, confie l'écrivain. Nous en avons discuté avec Okacha Touita et j'ai vu qu'il voulait tourner ce film, ça lui tenait vraiment à cœur. Bien sûr, c'est toujours un plaisir de voir un roman transposé sur un écran. Mais je félicite Okacha d'avoir eu le courage de s'intéresser à une œuvre algérienne, même si ça n'a pas été facile au départ. » Car les obstacles n'ont pas manqué pour que le film devienne réalité. « Le projet a été rejeté à deux reprises par la censure algérienne, affirme Yasmina Khadra. Les autorités disaient ne pas reconnaître l'Algérie dans *Morituri*. » Or c'est précisément l'Algérie que retrouve Okacha Touita en lisant le roman. Installé en France depuis 1962, le réalisateur n'a jamais vraiment quitté le pays qui l'a vu naître. Presque tous ses films en parlent, à commencer par *Les Sacrifiés*, prix Georges Sadoul en 1982, « Le cri des hommes » en 1990 ou plus récemment *L'affaire Maillot* en 2001. Lui qui se dit plus utile à raconter une histoire algérienne qu'une histoire française laisse mûrir en lui *Morituri* jusqu'à pouvoir soumettre le projet des deux côtés de la Méditerranée. Côté algérien, il fait appel à Bachir Derrais qui a déjà travaillé avec Alexandre Arcady, Merzak Allouache ou encore Yamina Benguigui. Le projet fait mouche. L'ENTV (télévision algérienne) coproduit le film et le Ministère de la Culture algérien apporte son soutien. En France, Okacha Touita contacte Claude Kunetz, producteur chez Wallworks. « Okacha est venu me voir en 2001, se souvient Claude Kunetz.

Son projet était très intéressant mais il a fallu batailler pendant deux ans pour trouver des financements. Ca n'a pas été facile parce que tous les investisseurs avaient déjà reçu des propositions dans le cadre de l'Année de l'Algérie en France. » Après avoir obtenu le concours du Centre National de la Cinématographie (CNC), les deux hommes s'attaquent au casting, en France et en Algérie. Le commissaire Llob a déjà un visage : celui de Miloud Khetib avec qui Okacha a déjà tourné à plusieurs reprises. Les deux hommes se connaissent et s'apprécient mutuellement, aussi n'a-t-il pas fallu bien longtemps pour convaincre l'acteur parisien de se laisser pousser les belles bacchantes du personnage. Pour son acolyte, l'inspecteur Lino, il fut un temps question de Samy Naceri, « essentiellement pour le montage financier », avoue le réalisateur. « L'acteur était intéressé, mais il voulait jouer le rôle de Llob alors qu'il ne correspondait pas du tout au commissaire... » En définitive, Lino sera bel et bien Algérien. Quasi-inconnu du grand public, Azzedine Bouraghda est recruté après un casting à Alger. L'air rieur, la moustache noire, le jeune acteur dit s'être retrouvé dans le scénario. « Je ne connaissais pas Yasmina Khadra mais quand j'ai lu le synopsis, ça m'a rappelé beaucoup de choses. Ces poètes qu'on assassine, ces ambiances de bombe qui sautent, on a connu tout ça. D'ailleurs on sent dans l'écriture que c'est du vécu. » Adaptée pour le cinéma par Nadia Char, Michel Alexandre, Okacha Touita et Yasmina Khadra lui-même, l'écriture de *Morituri* est restée des plus fidèles à son créateur. Quant au sujet en lui-même, il a fini par convaincre les Ministères algériens de la Culture, de l'Intérieur, des Finances, de la Santé et de la Population, sans parler des Directions générales de la Sûreté nationale et autres Protection civile. « Nous avons eu une très grande souplesse au niveau du tournage, souligne Claude Kunetz. Contrairement à la France où on ne peut jamais utiliser les

vraies infrastructures des différentes administrations avec des vrais gens, en Algérie on nous a immédiatement et gracieusement laissés utiliser tenues et équipements, ce qui est un très grand luxe. » C'est ainsi que la police algérienne a été mise à contribution. « Au départ, nous devions utiliser des armes fictives en provenance de France, continue le producteur. Mais comme l'Algérie est encore un pays dit « sensible », aucun transporteur n'a voulu les acheminer. » Le tournage serait ainsi tombé à l'eau n'était la réaction du Ministère de l'Intérieur algérien : les acteurs utiliseront les vraies armes de la police, apportés chaque jour par de vrais policiers chargés d'en assurer la surveillance... Une lourde responsabilité pour l'équipe qui, au bout de huit semaines de tournage, pouvait fêter le dernier tour de manivelle dans le plus grand hôtel d'Alger, avec, déjà, le regard tourné vers la suite. « J'ai été très surpris par la réaction des Algériens, relève Claude Kunetz. Quand on a tourné en extérieur, sur la plage d'Alger, il y avait beaucoup de monde. Certains venaient discuter avec l'équipe, ils étaient heureux, pas du tout blasés, contrairement à Paris. » Conquis par la jeunesse autant que par la vitalité de la population, le producteur français a déjà décidé de revenir tourner en Algérie. Non pas un film sur la violence, mais une comédie pour les jeunes, « pour parler de tout, sauf du terrorisme ». Claude Kunetz a déjà en tête son histoire. Elle ne parle que de l'Algérie d'aujourd'hui, de la culture d'un pays « magnifique » aux « décors somptueux ». Et s'il se dit certain qu'un jour de plus grands réalisateurs iront tourner là-bas – on parle de Costa Gavras l'an prochain –, il lance dès à présent un appel : recherche scénaristes ou écrivains algériens capables d'écrire une comédie légère. Avis aux amateurs.

Aïda Touihri,
Jeune Afrique
1^{er} août 2004

ENTRETIEN

OKACHA TOUITA, REALISATEUR

Un commissaire face à une réalité historique

La première fois que j'ai lu le livre de Yasmina Khadra, *Morituri*, j'ai tout de suite été séduit par la qualité du texte et par l'ambiance qui se trouve être un reflet exact et aigu de la société algérienne actuelle, de la confusion et du chaos ambiant. Grand amateur de romans policiers, et ayant toujours été passionné par la vie sociale, j'ai trouvé là mon bonheur. Avec le commissaire Llob et son regard caustique, c'est au cœur du conflit qui secoue le pays que Khadra nous fait pénétrer.

Le premier livre de Yasmina Khadra que j'ai lu est *Le Dingue* au bistouri (éditions Laphomic de Ahmed Bouneb), qui m'a beaucoup plu. Mais c'est en lisant en France le magazine *Salama* que je suis tombé sur un article parlant du commissaire Llob. Aussitôt j'ai acheté le livre *Morituri*, dont le héros est ce commissaire, un homme qui tente tant bien que mal d'accomplir ses missions avec aplomb et droiture. Les dialogues me plaisaient particulièrement, c'était la première fois que je voyais et que j'entendais quelqu'un traduire l'arabe (dialectal) en un français aussi magnifique. La presse pensait que Yasmina Khadra était la femme d'un général, ou encore un romancier écrivant pour les généraux. Dans le doute, je suis allé directement rencontrer son éditeur Ahmed Bouneb, afin d'être éclairé. Celui-ci m'a affirmé, souriant, que Yasmina Khadra était un homme.

Nous avons alors parlé de mon projet d'adapter ce livre au cinéma. Comme *Morituri* est assez court, j'ai demandé s'il y avait une suite. L'éditeur m'a alors remis deux autres livres, *Double blanc* et

L'Automne des chimères qui n'étaient pas encore parus et qui constituaient une trilogie avec *Morituri*. Le film a ainsi été écrit sur la base des trois romans de Yasmina Khadra, qui appartiennent à sa période « polar sociopolitique ». Dans l'écriture du scénario, nous n'avons rien changé, mise à part le fait que l'on a élagué les dialogues. De l'adaptation des trois livres, en est ressorti 245 pages, ce qui représente dix heures de film ! Aussi avons-nous résumé ces 245 pages en 140 pages.

Yasmina khadra nous a donné des informations sur des situations précises où il s'était trouvé acteur. Il a participé à cette guerre, il connaît bien la réalité historique, il ne faut pas l'oublier. Yasmina Khadra m'a appris que c'est à l'issue de l'attentat contre des enfants scouts à Mostaganem qu'il a écrit *Morituri*, un polar historiquement réaliste. Il a été très marqué par cet acte. C'est à la suite de la parution de ce livre qu'il a été « viré »...

Morituri est une histoire d'ogres, mais qui n'a nul besoin de situations ou de fabrications fantastiques car le monstrueux, l'épouvante, la terreur sont au cœur même du réel qu'elle révèle. C'est le monde vrai qui est ici fiction avec cependant le refus de contenir le réel dans les limites du sens pour mieux nous laisser aux prises avec ses excès. Au travers d'un labyrinthe dont la monstruosité grandit peu à peu, confrontant une galerie de personnages patibulaires, cyniques, pervers, nous suivons le cheminement courbe des investigations du commissaire Llob, mais aussi le trajet de sa pensée, de ce qu'il dit dans sa volonté

de comprendre et d'éclairer les choses. Car qu'en est-il de notre capacité à représenter des situations si complexes ? Llob se heurte sans cesse à cette complexité, parfois jusqu'à suspendre son pas, cédant la place à sa voix intérieure, solitaire, d'homme désespéré. Mais on le sait, l'extrême gravité confine toujours à l'extrême ironie. Entre abon-

dance et purge de mots, la langue rapide de *Movituri* se charge au sein du réel de mimer le surgissement de la démesure. Un vertige des mots, nécessaire comme pour dire un appétit de vivre, pour « danser sur la crête de l'abîme, rire à la face du monstre ». Une tentative pour désembuer l'esprit, démonter la machine et sa mécanique infernale.

ENTRETIEN

YASMINA KHADRA

Quelle est la raison qui vous a amené à accepter l'adaptation de votre livre ?

Le cinéma touche plus de monde que les livres et donne la chance inouïe aux Algériens d'intégrer leur propre culture et leur propre littérature. Mon travail d'écrivain, à l'instar de celui des autres écrivains, a longtemps été inaccessible au commun des lecteurs à cause d'un coût décourageant et d'une politique culturelle instable, sinon carrément folklorique. C'est seulement en 1999, à l'occasion du Salon du livre algérois, que mes romans ont été proposés au lectorat algérien. Le public m'a découvert et a réagi de façon très encourageante. Oui, incontestablement, le cinéma pourrait élargir l'audience d'une œuvre écrite et intéresser un public réticent quand il s'agit de littérature, mais disponible quand il est question de spectacle. Sans oublier l'énorme lectorat arabophone, si peu attentif à ce qui s'écrit en français, et qui, grâce à l'adaptation théâtrale et cinématographique, pourrait se réconcilier avec ses écrivains méconnus.

Quel est votre sentiment sur l'accueil réservé à ce film en Algérie ?

Je suis très content pour monsieur Touita de la qualité de l'accueil qui lui a été réservé par les médias algériens. J'ignore s'il s'agit d'une indulgence ou d'un soutien, mais cela nous a fait grand bien, à Touita et à moi. Surtout lorsqu'on sait le chemin de croix qu'il a fallu au réalisateur de négociier. Un budget dérisoire, ridicule, des conditions de travail rudimentaires, des difficultés administratives et une assistance technique béquillante. Vraiment, Okacha Touita a été un grand encaisseur. Même si son enthousiasme et son intégrité intellectuelle ont été incon-

testables, à la limite de la vaillance, tout le monde sait qu'un film ne dépend que de l'engagement ; il a surtout besoin de moyens, voire d'une logistique consistante. Pour ma part, quelle que soit l'impact de ce film sur le public, je rend hommage à la persévérance de Touita et à l'honneur qu'il m'a fait en adaptant au cinéma mon roman. Un jour, peut-être, la culture dans mon pays accèdera à sa dignité. Les talents pourront éclore et rayonner, et on sera surpris par l'extraordinaire générosité artistique et intellectuelle des Algériens.

Quel est votre point de vue sur la deuxième heure du film, celle où se met en place ce sentiment très fort, impressionnant et émouvant : le commissaire Llob, assez déprimé, quelque peu enclin à la neurasthénie, sans plus d'illusions, méprisé ouvertement, sans moyen pour mener efficacement son travail, prêt à des extrémités condamnables, en tout cas peu déontologiques, un homme à l'image de l'Algérie. Un personnage principal devenu la métaphore d'un pays. La dépression d'un personnage métaphore de la dépression d'un pays.

Certes le film souffre d'une certaine maladie, due essentiellement au peu de moyens investis dans le projet, mais les Algériens d'Algérie ont retrouvé des repères probants, des situations familiales, et le souvenir de cette décennie tragique, qui a sévèrement émié nos rêves et nos prières, s'est découvert un sens et une âme. La deuxième heure du film a rappelé les énormes supercheries qui ont complètement disloqué notre vigilance et notre lucidité à un moment où il nous fallait

justement nous armer de prudence et de sang-froid. Cette partie du film est touchante, et c'est là peut-être que le film commence vraiment. Alger est omniprésente, les colères et les inquiétudes crèvent l'écran, et les Algériens pourraient s'y retrouver et pardonner l'heure précédente. Il ne s'agit pas de vanter un film, somme toute modeste et conscient de ses limites, mais de saluer le courage d'un réalisateur qui s'est battu bec et ongles pour faire son film. C'est un peu l'image des aspirations algériennes qui est incarnée par cet homme. Les idées et les volontés les plus folles ne peuvent se soustraire aux impératifs financiers et techniques, malheureusement. Le casting est fabuleux. Ce sont les meilleurs comédiens de l'Algérie qui se sont dépensés pour sauver le film ; certains ont payé de leurs temps puisque bénévoles, d'autres peut-être de leurs poches, et rien que pour ces sacrifices incroyables ailleurs, je m'incline.

Treize ans se sont écoulés depuis l'écriture de Morituri et son adaptation au cinéma en 2007. Les années noires, dépressives de l'Algérie ont-elles disparu, qu'en est-il actuellement, le film ne reflète-t-il pas en 2007 la même « errance », les mêmes incertitudes et certitudes tragiques des années 90 ? Quel est votre état des lieux de l'Algérie contemporaine ?

Bien sûr, rien n'a vraiment changé dans mon pays. La prédation, l'opportunisme le plus crasse, la précarité sévissent encore. Les Algériens se cherchent, mais

les repères sont pipés, parfois piégés. Il n'est pas aisé de retrouver une santé de fer après l'enfer subi. Sauf que la convalescence commence à sentir la gangrène. Il est temps de se relever et de cesser de se nourrir de sédatifs. Un grand défi nous interpelle tous les jours, mais le chant funèbre des dérives le chahute. On ne sait toujours pas où donner de la tête. Sur le plan politique, c'est le bricolage, le charlatanisme. Cependant, il nous suffit d'une présence d'esprit pour voir clair dans notre chaos. Pour provoquer cela, il nous faut d'abord reconnaître nos torts. Nous refusons de nous corriger, à tous les niveaux. Politiquement, intellectuellement, moralement. Nous continuons d'être les artisans de notre déconfiture. Non par vocation, mais à cause de notre méfiance. C'est vrai, nous avons constamment été déçus par nos gouvernants, mais rien ne nous empêche de reprendre confiance en nous et de nous reconstruire là où nous avons le sentiment d'être dans notre élément : nos propres ambitions. Nous devons comprendre, une fois pour toutes, que notre avenir est à notre image. C'est à nous de choisir les horizons dont nous rêvons. Nous avons compris que les gouvernants nous tournent le dos. Pourquoi faut-il attendre qu'ils agissent ? Rassemblons-nous autour de notre idéal, celui qui nous ressemble, et tâchons de nous tracer des voies nouvelles, quitte à contourner celles imposées par les gouvernants. Le dernier salut qui nous reste est notre famille intellectuelle. Si elle venait à s'éveiller à elle-même et à prendre conscience de son efficacité, l'Algérie se relèverait de ses décombres comme par enchantement.

YASMINA KHADRA LÈVE UNE PART DE SON MYSTÈRE

Contraint pour sa sécurité à garder l'anonymat, l'écrivain algérien révèle pour la première fois son identité masculine

Yasmina Khadra a publié son premier roman, *Morituri*, en 1997. Il s'agissait du premier volet d'une trilogie policière, suivi de *Double blanc* (1997) et de *L'Automme des chimères* (1998), vouée à la dénonciation de la barbarie intégriste. « Alger, y écrivait l'auteur, vit à l'heure des idées fixes. Ses troubadours ne chantent plus. Partout où porte leur muse, ils la voient muselée. » Marie-Ange Poyet, la préfacière de *Morituri*, écrivait : « Si Yasmina Khadra craint pour sa peau - et elle a toutes les raisons pour cela - , son bras n'a pas tremblé pour asséner les coups au fil des mots. » Elle rendait hommage à son courage : « Qui pourrait croire, sans en être averti, que *Morituri* a été écrit par une femme ? Qui pourrait, en effet, déceler une femme derrière cette écriture sans appel... ? » Et alors que ces enquêtes du commissaire Llob retenaient l'attention de la presse, il se chuchotait qu'un écrivain de renom se cachait derrière ce pseudonyme. Yasmina Khadra n'avait accordé qu'une interview, par fax, à *Libération*, sans lever le voile sur ces rumeurs. D'Algérie, via son éditeur qui est seul à connaître son téléphone, « elle » répond aujourd'hui au « *Monde des livres* » et révèle que Yasmina Khadra est un homme, contraint pour sa sécurité à garder l'anonymat.

Comment en êtes-vous arrivé à publier Morituri ?

- J'ai commencé à écrire très jeune, à l'âge de dix ans, en imitant La Fontaine. A dix-sept ans, j'avais bouclé un recueil de nou-

velles. Aujourd'hui, j'ai toujours le rêve de devenir romancier.

Vous l'êtes déjà.

- Non, apparemment c'est très difficile de s'imposer sur la place ! On ne prête qu'aux riches !

Etes-vous issu d'un milieu qui vous prédestinait aux lettres ?

- Pas du tout. A l'image du commissaire Llob, le personnage principal de mes romans policiers, je suis né poète comme l'oiseau naît musicien. J'avais ça dans le sang depuis que je suis tout petit.

Avant de publier Les Agneaux du seigneur et, aujourd'hui, A quoi rêvent les loups, vous vous êtes forgé une image d'auteur de polars...

- Ce n'est pas ma faute ! J'avais écrit *Les Agneaux du seigneur* avant *Morituri*. Je l'avais confié à un ami pour qu'il me trouve un éditeur en France. L'éditeur en question m'a proposé un contrat qui ne m'emballait pas, si bien que j'ai rangé le manuscrit dans un tiroir, et j'ai écrit un autre roman, que Robert Laffont, Stock et Gallimard ont rejeté. J'ai décidé d'arrêter. Jusqu'au jour où j'ai été « choqué » par un spectacle terrible. Je suis entré dans une sorte d'état second, et, au sortir de cette catalepsie, j'avais *Morituri* entre les mains. Je ne peux pas expliquer ça. Sinon par un besoin de disséquer l'engrenage de

la violence intégriste dans des romans policiers. C'est la place qu'ils méritent, ces gens-là!

- Le commissaire Llob est un peu votre double: acarné à traquer la vérité. Dans L'Automne des chimères, il est menacé de préretraitte pour avoir écrit un livre qui s'appelle Morituri sous le pseudonyme de Yasmina Khadra. Il est démasqué, et menacé...

- Sachez d'abord que je ne suis pas commissaire. Quant à L'Automne des chimères, il fallait que je l'écrive, ne serait-ce que par respect pour ceux qui ont aimé mes livres. Je leur y lance un message. Certains l'ont compris, d'autres persistent à faire semblant de ne pas comprendre... Ce livre a fait rager ma famille, qui m'a reproché d'en avoir trop dit!

L'homme qui a inventé le commissaire Llob sous le pseudonyme de Yasmina Khadra avait-il déjà publié des livres auparavant?

- Mes premiers livres sont sortis sous mon vrai nom, en Algérie et en France, il y a vingt ans. En Algérie, publiés par l'Entreprise nationale du livre (ENL), en France chez un éditeur que je m'interdis de nommer, car il a abusé de ma naïveté.

Pourquoi avoir choisi ce pseudonyme?

- Je ne peux pas vous le dire. Mon problème, vous savez, c'est que je ne peux pratiquement rien dire. Au moindre dérapage, à la moindre maladresse, je risque d'être identifié.

Mais pourquoi un pseudonyme féminin?

- Ce n'est pas mon choix. On me l'a proposé parce qu'on a pensé que c'était mon épouse qui était derrière tout cela. Moi

j'étais dépressif, complètement déboussolé par l'attitude de Gallimard qui m'avait accepté un manuscrit puis l'avait repoussé... Mais je suis plutôt fier de signer d'un pseudonyme féminin, car j'ai un énorme respect pour les femmes. S'il y a une personne qui est susceptible de symboliser mon courage, c'est bien la femme algérienne. D'ailleurs, j'ai dédié en partie L'Automne des chimères « A la femme », parce qu'elle a été la toute première à s'insurger publiquement contre l'intégrisme à l'heure où la société entière faisait profil bas!

- La presse salue le courage de certains écrivains algériens qui osent s'en prendre aux barbous et à la corruption en signant de leur nom. Trouvez-vous cela injuste?

- Je vous assure que si je disais qui je suis, je passerais immédiatement pour un héros! Mais je ne veux pas être un héros. Je veux être un romancier! Ceux qui signent de leur vrai nom sont des gens libres. Ils ne sont pas dans ma situation. Pour moi, il s'agit d'un miracle. Je vais vous raconter une histoire: il y a à peine deux mois, j'ai rencontré un ami, un écrivain algérien installé en France. Nous avons parlé de Yasmina Khadra. Lui lui a dit: "Et si c'était moi, Yasmina Khadra!" Il ne voulait pas me croire. Cela lui paraissait impensable, incroyable. "Aucun homme, dans ta situation, n'oserait faire ce que tu fais!", me disait-il.

- Quelle part d'imagination y a-t-il dans vos romans?

- Tout ce que je dis est vrai. Romancé, peut-être. Mais c'est un plagiat de la réalité algérienne, une analyse chirurgicale de l'intégrisme. Je suis un connaisseur de ce phénomène. Mon inspiration principale, c'est l'itinéraire-type de l'endocrinement. Comment on fait d'un jeune homme la pire des bêtes.

- Dans Les Agneaux du seigneur,

il y a un personnage nommé Dactylo, un écrivain public qui « a lu tous les bouquins ». Ce porte-parole de la population symbolise-t-il le témoin que vous êtes ?

Il n'y a aucune trace de moi dans mes livres. C'est le commissaire Llob qui m'est le plus proche, mais il est plus cynique que moi.

Vous écrivez aussi que l'Algérie est « la nation la plus raciste qui soit »...

Voyez la façon dont les intégristes s'attaquent aux étrangers, les assassinent. Il y a eu une époque où, en Algérie, l'étranger était sacré. On n'avait rien à manger, mais on s'endettait pour que notre hôte mange. C'est cela, l'Algérien : un homme de coeur, à l'hospitalité extraordinaire .

A quand remonte, selon vous, l'irruption du « pouvoir voyoucratique » ?

- Je ne suis pas historien, mais je dirais... à 1956. C'est à partir de cette année-là que des gens ont choisi de lutter pour la libération de l'Algérie, et d'autres pour le partage de l'Algérie...

La censure était-elle moins violente sous le pouvoir du FLN ?

- Du temps du FLN, dans le domaine de la culture, on était mieux traité qu'aujourd'hui. Maintenant, c'est le règne de la ségrégation. Yasmina Khadra, dans la presse, personne ne veut en parler. Tout le monde s'accorde à dire que c'est un écrivain suspect, parce qu'il ne veut pas se montrer. Mais tout le monde sait que je ne suis pas suspect, que je dis la vérité, une vérité que les journalistes n'ont

jamais osé dire eux-mêmes. Ce n'est qu'après Morituri que des gens ont réalisé qu'on pouvait se dresser contre l'intégrisme et la mafia politico-financière. Maintenant, tous les discours « contestataires », même ceux du président, semblent inspirés de mes livres. C'est peut-être prétentieux de dire cela, mais on peut vérifier.

- Croyez-vous que l'élection du président Bouteflika signifiera la fin des attentats ?

- La fin des attentats, sûrement pas. Le GIA va continuer à se battre, et à nous gêner la vie. Mais, avec ce président, on reprend confiance. C'est le seul homme, aujourd'hui, qui soit capable de nous aider. L'Algérie, ai-je écrit, n'a besoin ni d'un président ni d'un prophète, mais d'un exorciste. Eh bien, l'exorciste est là, pour conjurer nos vieux démons. J'espère qu'il sera à la hauteur.

Toujours dans Morituri, vous écrivez que la littérature est « une belle pègre, où les rivalités sont fortement subjectives et la cordialité à base de mesquinerie savante et de fleurs piégées » ; vous y traitez un personnage d'écrivain de « Don Quichotte des aar (1) et des lettres ». Qu'en est-il aujourd'hui de la littérature algérienne ?

- Elle est bousillée par la jalousie.

Quels sont vos auteurs favoris ?

- D'abord John Steinbeck, puis Jean Giono, le Camus de L'Etranger, Pouchkine, Gogol. Pour les contemporains, je ne sais pas. Je ne sais plus trop ce qui fait la grandeur d'un livre, aujourd'hui. »

YASMINA KHADRA SE DEMASQUE

En exclusivité pour Le Monde des livres, Yasmina Khadra, ancien officier supérieur de l'armée algérienne, révèle son identité

Il n'y a plus de mystère Yasmina Khadra. L'écrivain algérien, qui avait révélé son identité masculine au « Monde des livres » en septembre 1999, sort aujourd'hui de l'anonymat et nous raconte, en exclusivité, les circonstances qui l'avaient amené à se masquer. Né en 1955, enrôlé dès l'âge de neuf ans dans l'école des cadets d'El Mechouar, Mohamed Moulessehoul était officier supérieur de l'état-major algérien. Aujourd'hui, il a mis fin à sa carrière militaire pour se consacrer entièrement à sa vraie vocation : la littérature. Installé au Mexique, il savoure cette « désertion » : « J'étais né pour écrire ! »

Le regard que vous portez dans L'Ecrivain sur vos années de « déportation » est douloureux. Vous dites que votre famille s'est débarrassée de vous, parlez d'« enceinte pénitentiaire » pour dépeindre la caserne, évoquez le sentiment d'être traîné vers votre destin « par les jambes, semblable aux agneaux qu'on livre à l'abattoir ».

- J'ai été éjecté de ma famille, c'est un fait : une initiative malheureuse de mon père. Et j'ai été adopté par l'armée, que je quitte sans rancune : elle m'a élevé, je l'ai servie, je crois, avec dignité et courage. Je n'ai jamais cherché à dévier de la voie qu'on m'avait tracée. Je ne me suis jamais rebellé. Mais je n'ai jamais renoncé à ce que j'estime être plus fort qu'un destin : ma vocation d'écrivain. J'ai continué à écrire dans un monde qui me refusait cette liberté- là, et j'ai réalisé mon rêve,

peut-être grâce à lui : les interdits forgent les volontés inflexibles.

Pourquoi avez-vous choisi d'écrire en français ?

- Je n'ai pas choisi. Je voulais écrire. En russe, en chinois, en arabe, mais écrire ! Au départ, j'écrivais en arabe. Mon prof d'arabe m'a bafoué, alors que mon prof de français m'a encouragé !

Vos premiers livres ont été publiés en Algérie sous votre nom.

- Ils étaient modestes ! J'y évoquais le monde qui m'avait été confisqué, les bourgades, les conditions de vie des petites gens, le fatalisme avec lequel ils acceptaient leur sort. J'inventais des pays imaginaires afin de pouvoir m'exprimer librement. Je m'autocensurais, car la censure régnait alors sur tout ce qui n'était pas dans la ligne du système : il fallait glorifier la révolution.

Comment en êtes-vous venu à utiliser un pseudonyme ?

- En 1989, la présence d'un écrivain dans les rangs de l'armée a commencé à irriter la hiérarchie. Je n'avais pas écrit de livre susceptible d'être interdit, mais j'avais participé à un concours sans demander d'autorisation. Une circulaire émanant du ministère de la défense a brutalement imposé aux écrivains militaires de soumettre leurs oeuvres à un comité de censure militaire. Cette circulaire ne visait que moi. Il était impensable que j'accepte cette mesure. Plutôt que de me soumet-

tre, j'ai décidé d'arrêter d'écrire : cela m'a rendu fou ! C'est alors que ma femme m'a conseillé de prendre un pseudonyme. Elle m'a dit : « Tu m'as donné ton nom pour la vie, je te donne le mien pour la postérité ! » Yasmina Khadra sont ses prénoms. Et d'un seul coup, dans la clandestinité, j'ai écrit trois livres : les deux premières enquêtes du commissaire Llob (Le Dingue au bistouri et La Foire), et Les Califes de l'apocalypse, un livre prémonitoire dont aucun éditeur n'a voulu.

*Ce pseudonyme a surpris la
préfacière de l'un de vos livres,
épatée de voir une femme
« derrière cette écriture misogyne
jusqu'à la veulerie »*

- J'ai le plus grand respect pour la femme, que je crois supérieure à l'homme. Elle a été la première à s'insurger publiquement contre l'intégrisme !

*Pourquoi gardez-vous aujourd'hui
ce pseudonyme ?*

- Je déteste l'ingratitude. Pourquoi tournerais-je le dos à un pseudonyme qui m'a permis de me faire connaître ? Yasmina Khadra a été l'écrivain que je rêvais d'être : je l'accompagnerai jusqu'au bout !

*Morituri est la première enquête
du commissaire Llob publiée en
France. Ce polar a failli être édité
chez Gallimard.*

- Lorsque j'ai publié mon premier recueil de nouvelles, à Alger, Houria, ce fut un triomphe personnel, une victoire sur la négation. Or quelqu'un m'a remis à ma place : si je voulais vraiment être respecté, il fallait que je sois édité par Gallimard ! Depuis ce jour, j'ai remué ciel et terre pour intéresser Gallimard. J'y ai envoyé tous mes livres en priorité, avant de tenter Le Seuil, Robert Laffont, Denoël, Stock. Chaque fois, je brûlais le manuscrit au troisième refus. Je m'interdisais de croire qu'un auteur incapable d'intéresser

un éditeur sur trois puisse prétendre au statut d'écrivain. Et voilà qu'en 1994 Gallimard accepte ce manuscrit, alors intitulé Magog : j'étais aux anges ! Malheureusement, ils se sont ravisés après avis du service juridique : le livre était trop violent.

*Comment Magog est-il devenu
Morituri ?*

- Magog avait été écrit dans un état second. Je venais d'être choqué par un spectacle terrible, un attentat meurtrier. Je suis tombé dans une sorte de dépression, au cours de laquelle j'ai réglé mes comptes avec les intégristes, sans m'en rendre compte. Je me suis retrouvé avec ce manuscrit sans me souvenir quand et comment je l'avais écrit ! C'était effectivement impubliable tel quel.

*Vous avez pris un gros risque avec
L'Automne des chimères, dans
lequel vous dépeignez la disgrâce
de votre commissaire Llob, mis à
la retraite pour avoir publié
Morituri sous le pseudonyme de
Yasmina Khadra !*

- Il me fallait lancer ce message à l'adresse de tous ceux qui m'avaient soutenu, leur dire qui j'étais ! Mais c'était, c'est vrai, un peu suicidaire. Peu l'ont compris. J'y avouais tout, en filigrane : que Khadra était un homme, qu'il était militaire puisque Llob était convoqué, non pas au ministère de l'intérieur, mais à la délégation, c'est-à-dire à l'armée, puisqu'en temps de guerre tous les pouvoirs sont délégués à l'armée !

*Comment l'homme que vous
décrivez si effaré par la violence
(cette « voie des perditions ») a-t-il
pu assumer ses missions
militaires ?*

- Enfant, j'avais une sainte horreur des films violents, de l'obscurité périlleuse d'où jaillit la main armée d'un couteau,

des cris d'épouvante et des yeux exorbités du meurtrier que j'étais sûr de retrouver dans mon sommeil. Mais j'ai été engagé dans la guerre, c'était mon métier. Pas moyen de tricher. J'ai pratiqué la violence, car on ne peut parfois guérir le mal que par le mal.

Que pensez-vous de la prise du pouvoir des militaires en 1992 ?

- C'était une bonne chose. Si les officiers allemands avaient fait la même chose au moment de la prise du pouvoir par Hitler, ils auraient empêché la Shoah. Notre guerre civile a épargné toutes les autres nations alentour, y compris de l'autre côté de la Méditerranée : les islamistes avaient programmé une gigantesque épuration !

L'armée algérienne a été suspectée de passivité, par exemple lors du massacre de Bentalba.

- Toutes les armées du monde se cassent les dents face au terrorisme ! L'armée algérienne est formée pour la guerre classique contre d'autres armées, pas pour affronter une guérilla dont les règles lui échappent, une guerre sournoise, jusqu'au-boutiste, qui opte pour le spectaculaire au détriment de la logique, se surpasse dans l'absurde. Les terroristes s'attaquent à tout, aux arbres, aux chiens, aux vaches, aux bergers. L'armée algérienne est d'une vaillance extrême contre ces gens- là ! Mais

elle est incapable de mettre à genoux l'intégrisme.

L'un de vos anciens camarades, Saïd Mekbloufi, est devenu un émir de l'intégrisme armé. Vous avez été amené à planifier deux embuscades pour le neutraliser.

- C'était un frère ! Mais il est devenu l'un de ces insurgés qui sont allés si loin dans l'atrocité qu'ils ne peuvent plus réintégrer la société. Saïd a choisi de tuer enfants, femmes et vieillards. Sa tête était mise à prix, il fut exécuté par un autre combattant de l'Armée islamique du salut auquel il refusait de faire allégeance. Moi, je dois aux livres de m'avoir sauvé de la résignation. J'ai écrit six livres pendant la guerre, qui m'ont permis de transcender mes angoisses, de surmonter l'horreur, de rester lucide, de ne pas devenir un tueur.

La littérature est un rempart contre la haine ?

- Les écrivains sont des prophètes, des visionnaires, des sauveurs de l'espèce humaine. Ils n'interprètent pas le monde, ils l'humanisent. J'ai toujours voulu être au service de ce dernier bastion contre l'animalité. Devenir l'un des phares qui bravent les opacités de l'égarement.

Propos recueillis par Jean-Luc Douin
Le Monde 1999

LE COMMISSAIRE LLOB

Commissaire Llob pour vous servir. Y a ceux qui m'aimeront, comme le journaliste de Newsweek qui pense que je suis le seul à pouvoir tirer l'Algérie de la grande dépression fangeuse où elle s'enfonce, et il y a ceux qui me trouveront vulgaire, misogynne, homophobe. Rédhitoires ces reproches formulés la lippe méprisante. C'est pas ma faute, pourtant. Dans les décors qu'il élève pour moi, Y.K, question amours, on est plutôt côté cour, vénal et sordide, que côté jardin, fleurettes et grands nuages bleus. Et pareil pour tout le reste. L'Algérie où Y.K me jette, elle a presque plus rien à voir avec la gouache traditionnelle: plages blondes, ciel blanc de lumière, infinis déserts jaunes et roux, montagnes comme des poèmes de pierre, oueds tâtonnants dans leur quête de l'eau, foules bigarrées et ferveurs silencieuses. Mon Algérie à moi, elle saigne de partout, elle a des plaies innommables au ventre, au coeur, à la tête. Alors quand je m'arrête un peu pour regarder et pour raconter, j'ai plus tout à fait le coeur aux conventionnelles délicatesses. Dans ma voix, il y a de la fureur, de la révolte, de la stupeur aussi, malgré l'habitude, mais du bonheur, il n'y en a guère.

Alors si au détour d'une phrase je compare ma vieille épouse à un vieux camion couché, faut pas croire que c'est de la misogynie. C'est juste un peu d'humour parce que l'humour, c'est le seul viatique qui me reste dans mes voyages dans l'horreur. C'est, dans les tumultes des désastres, le murmure persistant de la contre-connerie. C'est plein de routes qui ne mènent nulle part le Monde. Des rêves en déconfiture, des jours fatigués et des nuits qui feront plus jamais l'oreiller sous la tête du Juste. Je vais être franc, quand je quitte mes romans à moi, et que je vais visiter les autres oeuvres de Y.K, je trouve pas grand monde, qui puisse me réconcilier avec le genre humain, ni avec moi-même d'ailleurs
.../ Vous voulez que je vous dise? Je crois qu'on me monte le bourrichon quand on fait de moi un des personnages-clé de Y.K. Et d'un, parce qu'on me retrouve pas, et de beaucoup, dans tous ses romans. Et de deux, parce que selon moi, les personnages clé, ils sont ailleurs. Vous allez me dire, chez les Justes, parce qu'il y en a quand même des Justes, dans cet immense maelstrom de haine et de pus! Pas moi, je revendique pas le titre...

L'ALGERIE EN ETAT DE GUERRE INTERIEURE

L'Algérie est en guerre. En guerre contre elle-même. Il faut être aveugle ou mal-honnête pour prétendre le contraire. Dans cette lutte implacable pour le pouvoir, personne n'est épargné, que ce soient les forces de l'ordre, les fonctionnaires, les intellectuels, les coopérants étrangers, et tous ceux que l'on pourrait qualifier d'hommes ordinaires, si ordinaires que leur mort passe presque inaperçue. Au total, selon des sources officielles, largement plus de deux mille morts depuis le début de 1992...

Faute de réussir à prendre l'avantage, les forces de l'ordre et les groupes islamistes armés, tout aussi enragés les uns que les autres, en sont, aujourd'hui, venus à semer la terreur autour d'eux, à appliquer presque à la lettre les vieilles recettes de la " guerre d'Algérie ". Les " barbus " s'emploient ainsi à démontrer, sans vraie difficulté, qu'ils sont en mesure de frapper à visage découvert qui ils veulent, quand ils veulent et où ils veulent, que, derrière les " martyrs " tombés pour la bonne cause, d'autres se dressent aussitôt pour se saisir du témoin.

A la guerre comme à la guerre : pour combattre l'hydre islamiste, les forces de l'ordre ne lésinent plus sur les moyens. Il n'y a pas d'" exception humanitaire " qui tienne. Comme aux pires moments de la lutte de libération nationale, les mêmes méthodes sont utilisées dans les mêmes lieux. Ainsi a-t-on vu l'aviation bombarder au napalm des zones difficiles à ratisser, par exemple en Grande Kabylie, dans la région de Jijel. Ainsi, en quête de renseignements, l'armée s'est-elle livrée à des opérations punitives contre des villageois peu bavards, en en fusillant quelques-uns,

pris au hasard.

Le temps est maintenant révolu où le bouillonnement de la marmite algéroise inquiétait le reste du pays sans vraiment le concerner. Aujourd'hui, il n'est plus guère de régions _ hormis le Sahara _ qui n'ait à payer le prix de ces luttes fratricides. Même les Oranais qui affichaient une certaine insouciance face à ces déchirements ont perdu leur superbe. Même les Kabyles qui, dans leurs montagnes, cultivaient leur particularisme, doivent se protéger des mauvaises actions commises par des " éléments extérieurs ".

Terrorisme d'imitation

A-t-on touché au fond de la violence ?

Redha Malek, le premier ministre a récemment affirmé que, pour contrer le terrorisme, l'Etat n'avait " pas encore utilisé tous ses moyens " et qu'il pourrait s'y résoudre " dans un proche avenir ". On voit mal, pourtant, de quelle véritable marge de manoeuvre dispose le pouvoir en place pour reprendre l'initiative et s'imposer sur le terrain. La chasse aux terroristes est, il est vrai, mieux coordonnée et les troupes sont assurément mieux aguerries.

Il n'en reste pas moins que, sur une armée d'environ 130 000 hommes, les quelque 40 000 militaires de carrière engagés dans ce combat _ par mesure de prudence, les appelés ne sont pas envoyés en première ligne _ ne savent plus vraiment où donner du fusil, alors que l'insécurité gagne progressivement l'ensemble du pays, et qu'une surveillance accrue des frontières s'impose pour décourager d'éventuels trafics d'armes. Au plus fort de la " guerre d'Algérie ", la France alignait, entre mer et désert, un demi-million de soldats. Le pays comptait alors 9 millions d'habi-

tants. Il en rassemble, aujourd'hui, 27 millions...

Il est à craindre, en revanche, que les groupes armés islamistes qui, le plus souvent, ciblent avec habileté leurs victimes, ne soient pas à bout d'idées et de moyens pour contraindre le pouvoir, dans un premier temps, à leur reconnaître la qualité d'interlocuteur valable. Ils viennent, au cours de ces dernières semaines, de franchir un pas dans l'escalade de la violence en s'en prenant à des coopérateurs étrangers. Qui sait si demain ils ne choisiront pas d'autres méthodes plus contestables encore pour parvenir à leurs fins.

Contraints à la plus stricte clandestinité, ces groupes armés n'obéissent à aucune stratégie qui leur soit dictée d'en haut, tant ils sont éclatés en mille et une chapelles, sous la conduite d'un "émir". Il n'empêche que les initiatives prises par l'un ou l'autre de ces commandos de la mort peuvent faire école, ici et là, dans la tête de maquisards frustes et exaltés. En définitive, ce terrorisme d'imitation n'a rien à envier au terrorisme de commande. Parade autoritaire

Au point où en sont arrivées les choses, l'Algérie n'a, devant elle, plus d'autre perspective que de basculer dans le chaos, sauf compromis entre belligérants. M. Malek vient, à cet égard, de se féliciter du "gage de sérieux" que représente l'engagement de la hiérarchie militaire dans le processus de "dialogue national". A cette armée qui n'est pourtant pas une nouvelle venue sur la scène algérienne, beaucoup, en désespoir de cause, souhaiteraient que lui soient nommément confiés les rênes du pouvoir. Vaine parade autoritaire ou conviction sincère que les hommes en uniforme sont mieux placés que les forces politiques traditionnelles pour négocier le tournant de la paix ?

En tout cas, si insistant soit-il, le pouvoir ne nourrit plus guère d'illusions sur un possible sursaut de cette fameuse majorité silencieuse qui porte si bien son nom. "Je demande aux citoyens d'être plus sensibles au phénomène du terrorisme qui porte préjudice à l'image de l'Algérie", a

récemment répété M. Malek. Mais, il y a fort à parier que, dans l'épais brouillard politique et économique qui recouvre le pays, la population s'efforcera prudemment, autant que faire se peut, de résister aux sollicitations des uns et des autres. En clair : suivre la politique du moindre risque, les plus exposés cherchant à se mettre provisoirement à l'abri de l'autre côté de l'eau. C'est dire qu'a priori, la menace de chaos paraît plus sérieuse que celle de guerre civile.

Puisqu'aucun camp n'est en mesure de l'emporter, la logique, sinon la raison, voudrait que toutes les composantes du kaléidoscope algérien s'assoient autour d'une table pour négocier un compromis qui, sans satisfaire complètement personne, aura le mérite non négligeable d'engager le pays sur la voie du redressement politique et économique. Déjà, aux yeux des observateurs locaux, le "dialogue national" _ nécessité oblige _ paraît prendre plus de consistance même s'il se nourrit encore de beaucoup de suspensions et d'arrière-pensées.

On aura beau tourner le problème dans tous les sens : ce dialogue, quels que soient ceux qui le conduisent _ militaires ou civils _ n'a de raison d'être que si les islamistes sont invités à y faire entendre leur voix, à tout le moins ceux qui, sans prôner ouvertement la violence, la comprennent et l'excusent. Toutes les guerres se concluent de la même manière. Celle-là n'y fera pas exception.

Le pouvoir en place a, dit-on, très secrètement repris contact avec des responsables de l'ex-Front islamique du salut (FIS). Nul doute qu'il se trouvera des extrémistes de tous bords, comme on le voit au Proche-Orient, pour tenter de retarder l'indispensable réconciliation nationale. Ici comme ailleurs, seule une dynamique de paix est capable, à la longue, de déjouer les calculs des boutefeux qui mènent l'Algérie à sa perte.

Jacques de Barrin
Le Monde

FILMOGRAPHIE

OKACHA TOUITA

Né le 01/06/1943 à Mostaganem en Algérie, Okacha Touita vit et travaille en France depuis plus de quarante ans. Après une formation à l'Institut de Formation Cinématographique, il fut assistant à la réalisation et acteur, avant de passer à la réalisation de deux courts-métrages. Le second, *Rue Tartarin*, fut présenté à Cannes et abordait déjà le thème de son premier long-métrage, *Les sacrifiés*, qui obtint le Prix Georges Sadoul en 1982.

Réalisateur

- 2006 MORITURI
- 1999 DANS LE FEU HIER ET AUJOURD'HUI
- 1990 LE CRI DES HOMMES
- 1986 LE RESCAPE
- 1982 LES SACRIFIES
Prix Georges Sadoul 1982
Mention spéciale du jury & Prix du public aux
Journées cinématographiques d'Orléans 1982
Mostra de Venise 1982
- 1980 RUE TARTARIN (CM)
Primé au festival de Lille 81
- 1976 CLASSE NORMALE (CM)

Scénariste de tous ses films et aussi de

- 2001 L'AFFAIRE MAILLOT
- 2000 L'AFGHAN

Acteur au cinéma

- LE VOYAGE DE SELIM de R. Martial
- PETROLE PETROLE - de C. Gion
- DIALOGUE D'EXILES -. de R. Ruiz
- LA CHEVAUCHEE SOLITAIRE - de P. Chamming's
- L'IDOLE DES JEUNES - de Y. Lagrange
- LES AMBASSADEURS - de N. Ktari
- LES TRANSPLANTES - de P. Matas
- CAMEMBERT - C.M. de M. Raysse
- L'ONIROMANE - C.M. de J.P. Ginet
- LE GRAND DEPART - L.M. de M. Raysse
- CERVOPHAGE A GOGO - C.M. de Ph. Dodet

Comédien au théâtre

- PARENTHÈSE POUR UNE KERMESSE - de J.J. Aslanian
- 1967/68 Travaille avec le LIVING THEATER (Avignon) et avec
LE GRAND MAGIC CIRCUS ET SES ANIMAUX TRISTES
au Théâtre de Plaisance (Paris)

BIOGRAPHIE

YASMINA KHADRA

Yasmina Khadra a révélé dans un entretien au *Monde* des Livres que, sous cette identité féminine, se cache un homme. Dans *L'écrivain*, paru en 2001, le mystère est entièrement dissipé. Yasmina Khadra s'appelle de son vrai nom Mohamed Moulleshouh, et a déjà publié sous ce nom des nouvelles et des romans en Algérie. Officier dans l'armée algérienne, il a participé à la guerre contre le terrorisme. Il a quitté l'institution en 2000, avec le grade de commandant, pour se consacrer à sa vocation : écrire. Il choisit de le faire en français. *Morituri* le révèle au grand public. Aujourd'hui écrivain internationalement connu, Yasmina Khadra est traduit en 14 langues.

Les indications suivantes nous ont été fournies par Yasmina Khadra. Nous les transcrivons telles quelles.

10 janvier 1955 : naissance à Kenadsa (Sahara algérien) d'un père infirmier et d'une mère nomade.

1956 : mon père rejoint les rangs de l'ALN. Blessé en 1958, il devient officier de l'ALN en 1959

Septembre 1964 : j'avais neuf ans, mon père me confie à une école militaire

(Ecole Nationale des Cadets de la Révolution) pour faire de moi un officier

1973 : je termine mon premier recueil de nouvelles *Houria* qui paraîtra onze ans plus tard

Septembre 1975 : je pars à l'Académie Militaire Inter-armées de Cherchell, que je quitte en 1978 avec le grade de sous-lieutenant. Je rejoins les unités de combat sur le front ouest

Septembre 2000 : près de trente six ans de vie militaire, je quitte l'Armée pour me consacrer à la littérature (Je pars à la retraite avec le grade de commandant).

En 2001, après un court séjour au Mexique, avec ma femme et mes trois enfants, je viens m'installer en France, à Aix-en-Provence, où je réside encore.

Ces éléments de biographie se retrouvent dans deux des ouvrages de Yasmina Khadra : *L'écrivain* (où il évoque son séjour à l'Ecole Nationale des Cadets et l'éveil de sa vocation d'écrivain) et *L'imposture des mots*, davantage consacré à une justification de sa démarche et de son oeuvre, après la révélation de la véritable identité de Yasmina Khadra.

BIBLIOGRAPHIE

YASMINA KHADRA

Les Sirènes de Bagdad
2006 - Julliard

L'Attentat
2005 - Julliard

La Part du mort
2004 – Julliard

Cousine K.
2003 – Julliard

Les Hirondelles de Kaboul
2002 - Julliard (Pocket 2004)

L'Imposture des mots
2002 - Julliard (Pocket 2004)

L'Écrivain
2001 - Julliard (Pocket 2003)

A quoi rêvent les loups
1999 - Julliard (Pocket 2000)

Les Agneaux du seigneur
1998 - Julliard (Pocket 1999)

Double Blanc
1998 - Baleine / Le Seuil

L'Automne des chimères
1998 - Baleine / Le Seuil

Morituri
1997 - Baleine / Le Seuil

La Foire des Enfoirés
1993 - Laphomic Alger

Le Dingue au bistouri
1990 - Laphomic Alger
1999 - Flammarion
2001 - J'ai lu

Le Privilège du phénix
1989 - ENAL Alger

De l'autre côté de la ville
1988 - L'Harmattan Paris

El Kabira
1986 - ENAL Alger

La Fille du pont
1985 - ENAL Alger

Houria
1984 - Editions ENAL Alger

Amen
1984 - à compte d'auteur Paris

Les romans de Yasmina Khadra sont aujourd'hui édités dans vingt-cinq pays : USA, Grande-Bretagne, Brésil, Portugal, Espagne (castillan et catalan), Italie, Autriche, Hollande, Suisse, Allemagne, Bulgarie, Pologne, Tchéquie, Serbie, Danemark, Norvège, Suède, Indonésie, Japon, Corée, Grèce, Turquie, Israël, Algérie. Le prix Nobel de littérature 2003, J. M. Coetzee (Afrique du Sud), considère Yasmina Khadra comme l'un des écrivains majeurs d'aujourd'hui.

JOUER LE COMMISSAIRE LLOB

PAR MILOUD KHETIB

Je connais Okacha Touita depuis très longtemps, j'ai joué dans tous ses films, nous sommes amis depuis un certain temps... Il y a peu de rôle équivalents à celui de Llob, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, j'ai essayé de ne pas faire l'acteur pour jouer ce commissaire. Devant, et dans une situation comme la sienne, j'ai pris le parti d'être dans la neurasthénie, dans la prison des mentalités et des secrets...
Je ne voulais pas faire « un commissaire » avec les ficelles classiques, au contraire éviter cet écueil ! Et construire mon

personnage sur les sédiments déposés en lui par toutes les situations dramatiques du réel et leurs implications.
J'ai vécu de loin, par le biais des informations, des images et de ma famille cette catastrophe humaine et j'ai imaginé ce commissaire lui-même progressivement et inéluctablement emprisonné dans l'histoire difficile de ce pays alors englué dans des mentalités troubles, dans un flot de questions pas éclaircies, sans travail de mémoire...
J'ai simplement décidé pour ce rôle d'être moi-même, dans cette situation là...

BIOGRAPHIE

MILOUD KHETIB

Miloud Khetib a été Sociétaire de la Comédie Française en 1984-85. Acteur de théâtre renommé, à l'importante carrière diversifiée, il a travaillé entre autre avec Jorge Lavelli, Philippe Adrien, Patrice Chéreau, Claude Régy, Luc Bondy, Olivier Py, Jean- Michel Rabeux...

Miloud Khetib a également mis en scène *Les Suppliantes* d'Eschyle et *Oh les beaux jours* de Beckett. Au cinéma, il a joué dans les films de Okacha Touita et dans un film de Saïd Ould-Khelifa.

THÉÂTRE

Dans une mise en scène de Daniel Jeanneteau : *Adam et Eve* de Mikhaïl Boulgakov (2007), *Iphigénie* de Racine (2001)

Dans une mise en scène de Jorge Lavelli (2003/2006) : *Bella Ciao* de Fernando Arrabal, *L'Île pourpre* de Mikhaïl Bougalkov, *La Mante polaire* de Serge Revzani, *L'ombre de Venceslao* de Copi

Dans une mise en scène de Marie Vayssière (2006) : *L'art de la comédie* de Eduardo de Filippo

Dans une mise en scène de Olivier Py (2002/2003) : *Le Soulier de satin* de Paul Claudel

Dans une mise en scène d'Isabelle Jannier (2001 / 2002) : *Roméo et Juliette* de Shakespeare

Mise en scène Alain Ollivier (1999) : *Toute Nudité sera châtiée* de Nelson Rodrigues

Mise en scène Valérie Grail (1998) : 1962 de Mohamed Kacimi

Mise en scène Hervé Tougeron (1997) : *Diktat* d'Enzo Corman

Dans une mise en scène de Jean-Michel

Rabeux (de 1990 à 1996) : *L'amie de leurs femmes* de Pirandello, *Le Sang des Atrides* d'Eschyle, *Les Charmilles* et *L'indien* de Jean-Michel Rabeux

Mise en scène d'Anne Torrès (1994) : *Expédition Rabelais*

Dans une mise en scène de Claude Régy (de 1980 à 1988) : *Par les villages* de Peter Handke, *Grand et petit* de Botho Strauss, Ivanov d'Anton Tchekhov, *Le Parc* de Botho Strauss, *Le Cerceau* de Victor Slavkine Mise en scène de Luc Bondy (1988) *Le Conte d'hiver* de Shakespeare

Dans une mise en scène de Philippe Adrien (de 1978 à 1985) : *La Poule d'eau* de Witkiewicz, *Ubu roi* d'Alfred Jarry, *Homme pour homme* de Bertolt Brecht, *Les Pragmatistes* de Witkiewicz, *La Vénus à la fourrure* de Sacher Masoch

Dans une mise en scène de Patrice Chéreau (de 1979 à 1980) : *Peer Gynt* de Henrik Ibsen, *Les Paravents* de Jean Genet

Dans une mise en scène de Jean-Marie Patte (de 1976 à 1977) : *Rodogune* de Corneille, *Faust* de Marlowe

Mise en scène de Jean-Marie Serreau (1972 / 1973) : *Le Printemps des bonnets rouges* de P. Koeineg

Pièces mises en scène par Miloud Khetib : *Les Suppliantes* d'Eschyle (1993) *Oh ! les beaux jours* de Samuel Beckett (1999)

CINÉMA

Acteur dans les films de Okacha Touita *Morituri* (2007)

Le Tbé d'Ania (2003) de Saïd Ould-Khelifa *Le cri des hommes* (1990)

Le Rescapé (1986)

Les Sacrifiés (1982) *Rue Tartarin* (1980)

DISCOGRAPHIE

RACHID TAHA

L'esprit de révolte est aujourd'hui quelque chose qui manque cruellement à la chanson française. Heureusement, il y a Rachid Taha qui, lui, continue à gueuler pour secouer les conformismes, le

racisme, et toutes les formes d'exclusion. Le tout sur une musique inventive qui apporte un métissage très particulier, à nul autre comparable. A tous les niveaux, Taha dérange. Et c'est tant mieux !

Diwan 2
(2006) Barclay Universal Music

Tekitoui
(2004) Barclay Universal Music

Rachid Taha live
(2001) Barclay Universal Music

Made in Medina
(2000) Barclay Universal Music

1, 2, 3 Soleils - album live
(1999) Barclay Universal Music

Diwan
(1998) Barclay Universal Music

Carte blanche: compilation
(1997) Barclay Universal Music

Olé Olé
(1995) Barclay Universal Music

Rachid Taha
(1994) Barclay Universal Music

Barbès
(1990) Barclay Universal Music

Deux et demie
(1986) Mosquito

Rhorbomanie
(1984) Mosquito

BIOGRAPHIE

MICHEL ALEXANDRE

CINÉMA

Auteur

2006 *MORITURI* - Okacha TOUITA
Adaptation et dialogues en collaboration avec Okacha Touita, d'après le livre de Yasmina Kadra.

2001 *LOIN* - André TECHINE
Dialogues additionnels sur un scénario original d'André Téchiné et Faouzi Ben Saïdi.

1997 *LE COUSIN* - Alain CORNEAU
Co-scénariste, co-dialoguiste. D'après une idée originale de Michel Alexandre.
Nomination aux César 1998 - Meilleur scénario.

1995 *LES VOLEURS* - André TECHINE
Co-scénariste, co-dialoguiste en collaboration avec André Téchiné et Gilles Taurand.
Sélection Officielle Festival de Cannes 1996.

1992 *L 627* - Bertrand TAVERNIER
Co-Scénariste, co-dialoguiste. d'après une idée originale de Michel Alexandre.
Nomination aux Césart 1992 - Meilleur scénario - Meilleur film.
Sélection Officiel au Festival de Venise 1992.

TÉLÉVISION

Auteur

2006 *CAMPING PARADIS*
Concept / Création de la série / Scénario.

2006 *PREJUDICES* - Frédéric BERTHE
Scénario et dialogues de huit épisodes.

2006 *LE SANGLOT DES ANGES* - Jacques OTMEZGUINE

Co-Scénariste et co-dialoguiste (4 x 100 minutes)

2006 *LA LEGENDE DES TROIS CLEFS*
- Patrick DEWOLF
Co-scénariste et co-dialoguiste des trois épisodes de 100 minutes. Avec Julie

2006 *FLICS*
Série de 6 x 52 minutes.
Création de la série / Scénario et Dialogues.
En collaboration avec Olivier Marchal, Simon Michael, Philippe Isard.

2001 *GROUPE FLAG* - Eric SUMMER
Mini série de 6 x 52 minutes.
Co-écriture avec Martine Moriconi.
D'après un concept et des histoires originales de Michel Alexandre.

2001 *FARGAS* - Didier LE PECHEUR
Création de la série. Scénario et dialogues en collaboration avec Didier le Pecheur.

2001 *CAZAS* - Yves BOISSET
D'après une idée original de Pierre Grimblat et Michel Alexandre.
Scénario en collaboration avec Pierre Saez.

1999 *TONTAINE ET TONTON* - Tonie MARSHALL

1999 *BRIGADE DES MINEURS*
Pilote de série - Bible et Création des personnages.

1997 *MISSION PROTECTION RAP-PROCHEE* - Nicolas RIBOWSKI
Pathé Télévision / TF1

1996 *COMMANDANT NERVAL* - Nicolas RIBOWSKI
Episode: A qui profite le crime?

MISE EN SCÈNE

Metteur en scène

2007 *L'ARRIVÉE DU JOUR*

Co-écriture avec Emmanuelle Beaulieu.

2006 *MISE EN EXAM !*

Co-écriture et co-mise en scène.

2005 *LES NUITS D'UNE DEMOISELLE*

Spectacle musical de Marie Dauphin.

Théâtre la Comédia.

COURT-MÉTRAGE

Auteur

2004 *COMME UNE ALUMETTE* -

Clémence JEAN-JEAN

Adaptation et dialogues en collaboration
avec Clémence Jean-Jean.

2003 *VENDETTA* - Richard AUJARD

Adaptation et dialogues en collaboration
avec Richard Aujard.

Auteur-Réalisateur

2002 *MIDI A SA PORTE*

Adaptation et dialogues en collaboration
avec Hélène Bizot.

ROMAN, NOUVELLE...

Auteur

1998 *BABA SUR LES FESSES DE BON
DIEU*

Auteur de la préface. Editions Eclipse.

1997 *LANGAGE QUOTIDIEN DE LA
POLICE*

Editions Liber

1994 *LETTRES A JEUNE FLIC*

Editions Balland.

AUTRES, DIVERS

Directeur artistique et littéraire

POLICE PARIS NEW YORK FILM
FESTIVAL

Founder Police Paris New York Film
Festival.

Executive & Artistic Director.

Retour en haut de la page

RÉALISATION

Réalisateur

1998 *GROUPE FLAG*

Deuxième équipe.

Dune / France 2

1998 *CLIP ASSIA*

Groupe : Raze City Plage.

Warner Chappel / Hacienda.

*« Si tu te tais, tu meurs ;
si tu parles, tu meurs.
Alors parle et meurs. »*

Tahar Djaout

intellectuel algérien
assassiné en 1993

